

LA PLUS HEUREUSE DES AGNIERES

(Suite.)



AU DÉBUT DE L'AUTOMNE, les étourneaux aux ailes rouges disparurent vers le sud et la santé de Kateri s'améliora quelque peu. Pendant les chaudes journées de l'été, elle s'était toujours tenue la tête couverte lorsqu'elle quittait sa cabane. Maintenant qu'il faisait plus frais, Anastasie ne la tourmentait plus de questions: "Pourquoi te couvres-tu la tête? Ne te rends-tu pas malade? Ne te rends-tu pas compte qu'aucune autre jeune fille ne fait cela?" Kateri répondait toujours que ses amies la jugeraient vaine si elle sortait tête nue, mais elle ne faisait guère allusion à la vraie raison: elle devait protéger ses yeux malades de l'éclat du soleil. Le Père Chauchetière croyait qu'elle faisait par vertu ce à quoi la nécessité la soumettait.

Kateri, avec ou sans couverture, avait beau s'efforcer de passer inaperçue, tous, même les Français de Laprairie commençaient à la remarquer. Car elle menait vraiment la vie d'une religieuse dans son milieu, encore qu'elle fût laïque. Ses compatriotes profitaient de sa sainteté et il n'est pas déraisonnable de penser qu'ils trouvaient le courage de vivre en véritables chrétiens, grâce à son bon exemple, comme à sa prière. Plus tard, le P. Cholenec l'a appelée "l'Ange Gardien de la Mission, une puissante protectrice et patronne". Elle se sentait particulièrement redevable à Cendre Chaude, qui avait préparé son évvasion de la vallée de la Mohawk avec succès, elle se souvenait de lui dans ses prières et tirait profit des siennes. En 1667, à peine quatre mois après sa conversion, il avait fait preuve de bon jugement et de grande force morale. Au bout

de l'île de Montréal, il avait rencontré plusieurs Onneiouts païens, qu'un Français avait reçus chez lui. Comme Cendre Chaude avait été leur chef aux Cantons iroquois, ils l'accueillirent avec joie et ils s'apprêtèrent à boire sous prétexte de lui rendre hommage. Ce Français irresponsable ne songea plus qu'à étancher leur soif et plaça au milieu d'eux une chaudière d'eau-de-vie, qu'il remplissait à mesure qu'elle se vidait. Ces Indiens fumaient, causaient et puisaient à cette intarissable fontaine de Jouvence.

Cendre Chaude fut pressé de boire. Il le fit mais se contenta d'une gorgée ou deux. S'il n'avait pas accepté leur invitation, il aurait offensé ses hôtes, qui étaient plus âgés que lui. Chez les Iroquois, on témoignait toujours une grande déférence aux aînés. Après avoir satisfait aux exigences de l'étiquette indienne, il résolut de ne plus boire. Il fit encore mieux: il ne voulait offenser Dieu d'aucune façon et désirait empêcher les autres de Lui déplaire. Comment faire? Il se trouvait en effet dans une situation délicate. Après un instant de réflexion, il imagina un habile stratagème. Il se leva, dansa, et feignant l'éméché, fit un faux pas à dessein et si adroitement que son pied frappa la chaudière, apparemment par accident, et renversa toute l'eau-de-vie sur le plancher. On s'esclaffa de rire de la gaucherie de Cendre Chaude, et comme la nuit était déjà avancée, on songea au repos — chose assez extraordinaire, quand on avait commencé à boire.

Deux années après la mort de Kateri, Cendre Chaude faillit perdre son épouse bien-aimée, Garhio, qui se trouvait en couche au milieu des champs. Des complications étaient survenues et les amies qui l'accompagnaient faisaient de leur mieux, mais sans succès. On courut alors chercher une sage-femme française, qui ne réussit pas davantage. Finalement on aida Garhio à regagner sa cabane. Le lendemain, une de ses amies lui prêta la couverture de Kateri, dont elle s'enveloppa en invoquant la Vierge iroquoise. Elle guérit instantanément!

En 1678, Cendre Chaude fut élu quatrième chef du village, et peu d'années après, aux environs de 1682, il prit la direction de la population tout entière. On remarqua sa charité à l'égard des pauvres, particulièrement des veuves, qui n'avaient personne chez elles, capable de pourvoir à leurs besoins. Par une proclamation publique, il encouragea tous ceux qui en étaient capables d'aller quérir des fagots dans les bois pour les familles impuissantes à le faire, ou d'aider à la culture du maïs réservé aux indigents. Il donna lui-même le bon exemple en participant le premier à cette besogne, généralement réservée aux femmes.